



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

1 | 1996

Croisades et idée de croisade à la fin du Moyen Âge

La Prusse et l'Europe occidentale

La participation de la noblesse d'Europe occidentale aux croisades de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques contre la Lituanie

Werner Paravicini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/2527>

DOI : 10.4000/crm.2527

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 1996

Pagination : 177-191

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Werner Paravicini, « La Prusse et l'Europe occidentale », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 1 | 1996, mis en ligne le 07 février 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2527> ; DOI : 10.4000/crm.2527

La Prusse et l'Europe occidentale : la participation de la noblesse d'Europe occidentale aux croisades de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques contre la Lituanie¹

Les Croisades des chevaliers Teutoniques en Lituanie et la participation de la noblesse occidentale à ces expéditions ont récemment donné lieu à la découverte de nouveaux documents ; de nouvelles perspectives se sont ouvertes, dont on peut aujourd'hui faire le point.

1. Les sources

Diverses sources parlent du voyage en Prusse aussi bien avant le départ que pendant le voyage ou après l'arrivée dans les territoires de l'Ordre.

Les plus belles informations nous sont transmises par des comptes de voyage, tous en provenance d'Europe occidentale : ceux des comtes de Hollande-Hainaut, de Jean de Blois, du comte de Derby. Les comptabilités de plusieurs ducs, comme celles par exemple des ducs de Bourgogne, d'Orléans et du Berry, sans oublier les «*Treaty Rolls*» et d'autres séries de documents concernant le roi d'Angleterre - qui ne sont que partiellement exploités - témoignent du soutien financier apporté à ces expéditions et de l'intérêt politique qu'elles suscitent. Des comptes municipaux, moins prolixes, mentionnent au moins les départs, des retours ou des passages (par exemple à Görlitz ou à Mons en Hainaut). Des lettres de reconnaissance de dettes, des prêts, des documents de paiement de toutes sortes ainsi que des livres de changeurs complètent l'image que les comptes dessinent du financement de ces déplacements.

Bien entendu, au sein de l'Ordre, lettres, chartes, registres, comptes (ceux des procureurs et facteurs de l'Ordre à Bruges, le livre du trésorier de Marienburg), et listes (une seule est complète, en 1385) apportent des données très précieuses, mais ces types de sources n'apparaissent que tardivement.

D'autres documents (à domicile et en route) font vivre pour de brefs moments de grands pans de la réalité : ainsi du vicomte de Narbonne à Lüneburg ou la querelle du damoiseau de Gistel à Stralsund en Poméranie par exemple. Mais en règle générale, la documentation est moins généreuse : les nominations de

¹ Texte d'une conférence prononcée dans le cadre du II^e Colloque «*Cruz et Arma*» au «*Historisch Studiecentrum*» à Alden Biesen (Belgique, Prov. Limbourg), en 1992. Je remercie M. C.G. de Dijn d'avoir autorisé la pré-publication de cette version française.

suppléants sont parfois les seuls témoignages nous apprenant l'existence de tel voyage en Prusse.

Les chroniques apportent aussi leur lot d'informations. Celles de l'Ordre (en particulier celle de Wigand de Marburg) permettent d'entrevoir les fréquences des expéditions et les perspectives qu'il imaginait pour lui-même. D'autres, qu'elles soient générales (Froissart), régionales ou locales transmettent d'inestimables détails, mais bien souvent se contentent de mentionner le nom de quelques grands noms de voyageurs.

Des oeuvres héraldiques, des rôles d'armes, les descriptions de pays, les louanges d'honneur de Bellenville, Gelre, Suchenwirt et de Berry aident à comprendre la place qu'occupe le voyage en Prusse dans la culture chevaleresque du XIV^e siècle, voyage fixé dans les peintures murales du pays de l'Ordre (Königsberg, Juditten, Arnau), afin de le graver dans les mémoires pour l'éternité. Enfin, la poésie dans ses formes multiples énonce la valeur, mais également les critiques concernant ce voyage en Prusse.

Dans l'ensemble, si les diverses informations ne permettent pas un travail d'ordre statistique, elles nous fournissent toutefois de dessiner les grandes lignes du voyage en Prusse des nobles occidentaux et d'en observer la couleur.

2. Un paradoxe géographique

A y regarder de près, apparaît une contradiction qui exige quelque explication : des personnes qui n'étaient pas des Allemands, qui n'appartenaient pas à l'Ordre et qui n'y avaient pas de parents, venaient pourtant en Prusse. Assurément l'Ordre fut très présent en Europe occidentale, bien au delà de ce que nous en percevons actuellement. Dans la partie de la Belgique où l'on parlait le dietsch, mais aussi à Liège, aux Pays-Bas, la fréquence du voyage en Prusse correspond à cette présence. Il en fut de même, à une moindre échelle, en Italie et en Espagne. Mais l'Ordre resta sans grande importance en France ; et les établissements de l'Ouest et du Sud dépérissaient alors même que fleurissaient les voyages en Prusse. La participation de Français, d'Anglais, d'Ecossais, de Portugais, d'Espagnols et d'Italiens, c'est-à-dire de personnes des régions extérieures au secteur de recrutement de l'Ordre, est attestée. Il n'y a pas une relation simple de cause à effet entre la présence de l'Ordre et la fréquence des voyages en Prusse.

3. La chronologie

L'histoire de l'essor de ce phénomène reste à élucider avec prudence, car bien souvent elle dépend du hasard de quelques mentions. Au début, à partir de 1304, les campagnes contre la Lituanie ont été réalisées avec le soutien de nobles allemands. A partir de 1328 sont mentionnés des participants anglais ainsi que de l'Est des Pays-Bas ; à partir de 1336 également de l'Ouest et de la partie wallonne. On rencontre des Français du Nord à partir de 1335, des Italiens du Nord à partir de

1343, des Ecosais après 1356. Les dates correspondantes pour la France du Midi, l'Italie du Sud et la Péninsule ibérique sont 1357, 1377 et 1384. L'apogée du mouvement se situe entre 1360 et 1390, mais dès 1340 le voyage en Prusse était une véritable institution en France et en Angleterre. Avec la préparation de la croisade de Nicopolis (1396), la participation baisse sensiblement depuis 1395, s'accroît une dernière fois avec la bataille de Tannenberg de 1410/1413 et touche très vite à sa fin. Ce phénomène aura donc duré à peine trois générations.

4. Qualité et quantité

A chaque saison, plusieurs centaines de nobles se sont probablement réunis à Königsberg. Le groupe des participants se composait de rois, de princes, de seigneurs, d'homme de naissance chevaleresque, de nobles urbains, ceux-ci tout particulièrement des anciens Pays-Bas. De toute évidence un patricien de Bruges, Philippe van Utenhove, a participé à la bataille de Tannenberg.

Le voyage du damoiseau de Gistel offre un autre exemple flamand. Depuis peu, grâce à la communication que m'en a faite Horst Wernicke de Greifswald, j'ai pris connaissance de la charte d'abjuration qui le concerne et j'ai pu reconstituer la composition de ce groupe de voyageurs qui a été attaqué par de nobles brigands de grands chemins : 19 personnes de son escorte ont scellé ce document. Nous pouvons supposer qu'il s'agit là de tous les «honnêtes gens» de sa compagnie, soit un groupe de 20 personnes ; en ajoutant celle qui a trouvé la mort lors de l'attaque, un total de 21 membres. Si nous faisons accompagner chacun d'eux par un ou plutôt deux écuyers, nous avons affaire à une troupe de 60 combattants environ. C'est un petit groupe décent pour un fils de baron et un tel chiffre est attesté ailleurs pour ce rang social.

Des seigneurs plus importants s'entourent davantage. Jean de Blois par exemple est parti avec le double de gentilshommes, les comtes de Hollande ou leurs fils héritiers emmenaient entre 188 et 616 hommes. Il s'agit, somme toute, d'effectifs considérables, si l'on considère en outre que plusieurs seigneurs rassemblaient leurs troupes.

5. Les routes

C'est par les comptes que les chemins empruntés par les voyageurs en Prusse nous sont le mieux connus : par eau (en été) et par terre (en toute saison), directement d'Angleterre ou de L'Ecluse à Dantzig, en longeant la Baltique par voie terrestre ou encore plus au sud, via Prague, Breslau Thorn ; plus tard, afin d'éviter la Pologne, par la Nouvelle Marche (Neumark) vers Dantzig. Il n'y avait pas de routes particulières, mais souvent étaient utilisées celles des marchands qui les accompagnaient.

6. Les «hôtes» dans le pays de l'Ordre - une charge pour la trésorerie de l'Ordre ?

La réponse est sans hésitation : non, et ceci vaut aussi pour les établissements de l'Ordre sur la route. Les «hôtes» n'ont point envahi la Marienburg en la transformant en un camp militaire où l'on faisait bombance aux frais du grand-maître. Ainsi que l'on peut le voir à travers les comptes de voyage ou encore dans le Livre du trésorier, sauf pour d'occasionnelles invitations chez le grand-maître et le maréchal de l'Ordre, tous payaient de leur poche. Les hôtes séjournaient, souvent par petits groupes, pendant quelques jours seulement, à la Marienburg, tandis que l'escorte continuait sa route. La destination était Königsberg, point de départ du voyage en Lituanie sous le commandement du maréchal de l'Ordre. Il fallait y arriver à l'heure pour ne pas manquer le début de l'expédition. Parfois les conditions saisonnières imposaient un séjour prolongé, durant des mois jusqu'à l'arrivée de l'été, afin de permettre la «rèze», c'est-à-dire l'expédition en pays ennemi. Entre-temps fleurissait à Königsberg une vie sociale entre les hôtes et les chevaliers de l'Ordre (y mêlant parfois des prisonniers lituaniens distingués). On voit ainsi à quel point les étrangers avaient apporté leurs modes de vie, sans rencontrer la désapprobation, ou du moins rarement, auprès de l'Ordre. D'ailleurs, lui-même n'avait pas un comportement vraiment différent.

7. L'importance militaire : apport positif ou négatif des hôtes lors de la «rèze»

Le voyage en Lituanie a la réputation d'avoir été une grande manifestation militaro-sportive où l'on risquait, comme dans un tournoi, quelques dommages, voire le péril sa vie ; mais où en réalité, les chasses à courre, telles qu'elles pouvaient se pratiquer contre les lituaniens primitifs, ne représentaient pas un vrai danger. Cette idée, influencée par le récit poétique du voyage du duc Albert III d'Autriche composé par Peter Suchenwirt, n'est qu'une idée préconçue : dès lors qu'on observe les faits avec un regard plus attentif, on est conduit à l'abandonner.

La traversée à deux reprises de contrées désertes, dépourvues de nourriture, la «wildnis» impliquait toujours des risques et par conséquent ne cessait de faire des victimes. Le voyage d'été, en bateau, était en général une campagne de construction de châteaux avec des dangers du même ordre. Les Lituaniens étaient de valeureux adversaires et l'ont montré lors de leur victoire finale. Nous connaissons des pertes parmi les «hôtes» pendant la durée de la «rèze», et nous avons des mentions de leurs tombes dans la cathédrale de Königsberg ; en outre, nous possédons depuis peu le cadavre authentique d'un Anglais ayant fait le voyage en Prusse et blessé à la tête, à la colonne vertébrale et au bras. Il s'agit d'un dénommé Sir Anthony de Lucy, de St. Bees dans le West Cumbria. Malheureusement nous ne pouvons pas dire avec certitude qu'il a vraiment reçu en 1368 ces blessures mortelles en Prusse, étant donné que l'autorisation de sortie de l'année 1367 qui nous est parvenue, ne porte que la mention générale : «to foreign parts», tandis que ses parents et amis ont reçu

cette autorisation explicitement pour la Prusse. Toutefois les faits sont assez probants.

Quant à la deuxième version du voyage en Prusse, celle qui les voit comme des expéditions inutiles et dangereuses, organisées pour le plaisir guerrier des invités, elle reste sans fondement. Il s'agissait réellement d'une guerre dans sa forme locale typique, pratiquée des deux côtés.

8. L'argent

Le financement des voyages en Prusse fait partie des aspects les plus intéressants et les moins connus du phénomène. Il existait un système de crédit, permettant aux voyageurs de se déplacer en Prusse avec un minimum d'argent liquide et de pouvoir subvenir par des prêts à leurs besoins lors de l'arrivée, du séjour et du retour ; il arrivait parfois même que ces prêts fussent accordés par l'Ordre. En Europe Occidentale, le remboursement se faisait beaucoup à Bruges (également Malines et à Bruxelles, ainsi qu'à Cologne pour les Rhénans) Trois documents qui me sont parvenus depuis peu permettent d'expliquer le système.

(1)

Elbing, le 4 mai 1362

Simon de Spanheim, comte de Vianden et le chevalier Wolf de Spanheim reconnaissent ensemble avec leur garant, le bourgeois *Zelen* de Königsberg, avoir reçu en Prusse de la part de Johannes Ubeke et de Reiner Bylant (bourgeois d'Elbing) 200 écus d'or français anciens en prêt, et promettent sur leur honneur de chevaliers de rembourser cette somme au plus tard au huitième jour après la Saint-Jean (24 ou 31 juin 1363) sous garantie de stage (*obstagium*) de trois chevaux chacun à Bruges dans l'auberge de Jan Witte ; le montant d'éventuels frais de retard est à fixer par les créanciers.

(a) De toute évidence, le comte de Vianden, ville située au Grand-Duché de Luxembourg, avait, avant son retour du voyage hivernal, fait un emprunt modeste auprès de bourgeois d'Elbing. Il devait regagner directement sa patrie étant donné que le délai de remboursement est très court, tout juste six semaines, la chevauchée durant quatre semaines.

(b) La lettre de reconnaissance de dettes - il ne s'agit pas de lettre de change qui n'existe pas dans cette région -, parle d'écus d'or français anciens qui sont minutieusement décrits : *ducenti schudati aurei antiqui monete regis Francie auro boni et in pondere satis graves vel eorum valor in alio bono nomismate auri seu moneta cum quibus unus mercatorum alteri potest satisfacere plenarie in debitis et pagare*. Le comte n'a probablement pas reçu d'écus français mais des Pfennig et des Schilling prussiens. Derrière la monnaie de remboursement se cache la commission qui n'est nullement mentionnée dans la lettre.

(c) Pour le remboursement, il met en gage son honneur de chevalier. C'était d'usage dans pareilles transactions et ceci montre, d'une part que les garanties des marchands ne s'appliquaient pas en pareil cas, et d'autre part que c'était par l'idée d'"honneur» qu'on pouvait lier la noblesse.

(d) Toutefois, les marchands prirent leurs précautions : un autre marchand, de Königsberg, que je n'ai pas encore pu identifier, se porta garant. Peut-être avait-il été le fournisseur du comte à Königsberg et était-il parti avec lui en direction du Rhin ; d'autres exemples de ce genre nous sont parvenus. En outre le comte dut promettre l'*obstadium* en cas de retard du remboursement, une forme très ancienne et très utilisée, qui coûtait beaucoup à la personne concernée puisqu'elle mettait en jeu publiquement son honneur. En outre c'était à elle d'assumer tous les frais.

(e) Le document est découpé et le fait qu'il se trouve dans les archives du souscripteur confirme que le comte a payé ses dettes.

(f) Il est à remarquer que les créanciers sont d'Elbing. Les marchands de cette ville ont accordé la plupart des prêts consentis aux voyageurs en Prusse. Economiquement, Elbing était, après Thorn, la ville la plus importante de Prusse, jusqu'au moment où Dantzig, quelques décennies plus tard, occupa cette place, ce qui se reflète dans les concessions de prêts aux voyageurs en Prusse.

(g) Le lieu prévu pour le remboursement est Bruges, bien que loin de Vianden. Johannes Ubeke et Reiner Bylant sont des marchands renommés, connus pour avoir été créanciers pour d'autres voyageurs en Prusse. Et l'auberge de Jan Witte à Bruges, est également connue dans le commerce hanséatique, et également comme lieu de remboursement des prêts de Prusse.

(h) A partir de tels documents, nous pouvons donc présumer que les emprunts liés à la Prusse sont intégrés dans le système monétaire de la Hanse et y trouvent leur fonction et les conditions de leur développement.

Un autre document montre que le remboursement prenait parfois du retard.

(2) *Paris, le 21 mars 1370*

Le chevalier Foulque d'Archiac reconnaît devant le prévôt de Paris devoir aux frères Jean et Guy de Blois, seigneurs de Beaumont (dans le Hainaut) 600 écus d'or anciens, qu'en tant que ses garants, ils ont remboursés aux marchands prussiens Johann Stolte et Albert Huxer (bourgeois d'Elbing), et le chevalier promet de rembourser cette dette d'ici à la prochaine Saint-Jean (24 juin 1370) ou, à défaut, de se constituer otage à Valenciennes (en Hainaut). Il renonce à tous recours juridiques (parmi eux, le privilège de croisade) et met en gage toutes ses possessions du royaume de France, du duché de Guyenne et d'ailleurs.

Jean de Blois s'est donc porté garant pour ce chevalier devant des bourgeois d'Elbing et a dû payer. Il essaie de récupérer cette somme d'argent. Le lieu et le document non découpé démontrent qu'il perdit cet argent. Un troisième document le montre plus clairement encore :

(3) *Landrecies, le 24 septembre 1371*

Jean de Blois, seigneur de Schoonhoven et de Gouda, charge Alard de Barbençon, vicomte et gouverneur du comté de Blois, de recouvrer, sur corps et biens, les dettes non remboursées, d'un montant de 600 «mailles», soit 600 «moutons» de Brabant, que les chevaliers Perceval de Coulonge, Archambaut de Grailly et Hugues de Froideville s'étaient engagés à rembourser au lieu et à la date convenus dans une lettre scellée de reconnaissance de dettes, délivrée au nom de son mandataire, l'écuyer Jan Breye. Jan Breye donne également sa procuration et appose son sceau.

Voici un cas qui dépasse le niveau la seconde lettre de reconnaissance de dette : la garantie a fait défaut. On peut constater que ce troisième document ne nomme ni la Prusse ni des marchands de Prusse, mais que cette affaire s'intègre dans le contexte des deux autres ; d'autant plus que deux des trois débiteurs ainsi que Jan Breye et Foulques d'Archiac étaient avec Jean de Blois, ensemble, en Prusse dans l'hiver 1368/1369.

Il convient donc d'observer de plus près les personnages des deux payeurs défaillants :

Foulques d'Archiac et Perceval de Coulonge étaient originaires du Poitou et de la Saintonge. Ayant pris partie pour le roi de France, ils avaient perdu tous leurs biens lors du traité de paix de Brétigny de 1360, traité qui rattachait ces pays à la couronne anglaise. Ainsi ils se retrouvèrent sans patrie. Foulques d'Archiac proposa partout ses services, auprès du roi de France et du duc de Bourgogne. A deux reprises, il avait été vainqueur dans des combats singuliers mémorables, avait séjourné en 1367 auprès du roi Pierre Ier de Chypre et avait participé aux combats contre la forteresse de Gorighos en Asie Mineure. Il avait bien participé à 30, voire 40 batailles.

Perceval de Coulogne s'était déjà rallié au roi de Chypre avant 1364 et avait été promu au poste de chambellan et de connétable de ce roi. Lors de la conquête d'Alexandrie en 1365 et de Tripoli en 1367, il fut parmi les combattants les plus en vue. Sur l'ordre du roi, il était revenu en Europe la même année. Après l'assassinat de Pierre Ier en janvier 1369, il se retrouva sans seigneur, chercha à entrer au service de la couronne anglaise, puis française auprès du duc de Berry. Puis il se battit en Poitou aux côtés de Gadifer de La Salle, dont nous parlerons ultérieurement. En 1374 il devint Sénéchal du Poitou. Rien d'étonnant à ce que Jean de Blois attendît son argent.

Les voyages en Prusse de ces mercenaires internationaux bannis de leur patrie posent une question : quels motifs pouvaient avoir les nobles, ceux-ci et d'autres, pour entreprendre un voyage en Prusse ?

9. Les motifs de l'accueil

Dans la complexité des motivations, deux axes sont à distinguer : l'intérêt de l'hôte et celui des invités.

L'Ordre devait s'intéresser au renforcement de sa puissance, aux relations internationales et à sa légitimité. Toutefois il ne s'est jamais livré inconditionnellement aux prétentions des voyageurs étrangers en Prusse. En 1394 par exemple, l'Ordre aurait pu attirer une grande croisade franco-anglaise, mais était resté néanmoins réservé, probablement par souci de garder le contrôle et l'initiative.

Cependant l'Ordre organisait et cherchait à accroître l'attrait des voyages en Prusse. Périodicité du voyage et hiver étaient assurés ; en outre la table d'honneur était dressée : les relations diplomatiques et la propagande étaient l'objet de grands soins. Entre autres, participe de ce phénomène l'envoi de faucons à des bienfaiteurs réels ou espérés d'un rang princier, à côté d'une multitude de petites attentions, correspondant parfaitement à cette société de l'ancienne Europe, où le don joue un si grand rôle. Tout comme, du côté de la propagande, les lettres de requête et les voyages des procureurs de l'Ordre à l'intérieur de l'Empire et en Europe de l'Ouest (les cadeaux qu'ont reçus ces derniers donnent la mesure du prestige de l'Ordre). Les proches des grands-maîtres participèrent activement à cette politique en Europe occidentale, tel Winrich de Fischenich, appelé «Werry l'Allemand» qui, mourut en 1385 en Ecosse, près d'Edimbourg, au service du roi de France. Politique coûteuse, qu'assurait l'argent liquide de l'Ordre des chevaliers Teutoniques et des marchands de Prusse

10. Les motifs des invités

Les motifs de la noblesse étaient divers ; ils dépendaient d'abord de son niveau, selon qu'il s'agissait de princes, de la grande noblesse des comtes et des seigneurs, ou de la petite noblesse des chevaliers. S'y ajoutait une autre différence, suivant la parenté ou l'absence de parenté avec des chevaliers de l'Ordre. Mais avant tout, la distinction venait du financement : le voyage était financé par des tiers ou par le voyageur lui-même. Notons que les mercenaires n'avaient pas leur place à la table d'honneur, car selon une loi non écrite, l'honneur ne devait pas procurer directement de profits économiques.

(a) Par leurs propres moyens

Pour des raisons religieuses (combat pour la foi) ou économiques (l'ampleur des frais), le voyage en Prusse restait de toute manière une occupation qui permettait de tenir son rang, voire d'accroître son prestige ; ou bien correspondait au besoin de s'absenter pour raison politique notifiée (en exil) ; en outre, il se prêtait parfaitement à chasser l'ennui, cette chimère de l'élite «non laborieuse». Ceci

n'empêche toutefois point l'enjeu politique, comme le prouvent les campagnes de Jean de Bohême à l'Est et la période des trêves à l'Ouest.

J'avais jusqu'à présent contesté qu'encore au XIV^e siècle, au moment où la puissance territoriale de l'Ordre est fermement établie, la noblesse ait pu penser acquérir des terres et des seigneuries lors de ses voyages en Prusse, mais un document négligé jusqu'alors me convainc du contraire.

(4)

Bürglein, le 13 mai 1384

Le roi romain Wenceslas, en tant que roi de Bohême, offre au landgrave Jean de Leuchtenberg, à titre héréditaire, ses droits sur le pays de Sudauen, sis entre la Lituanie, le pays païen et la Prusse, et lui accorde le droit d'y ériger des fortifications.

Ce document qui appartient aux archives des Leuchtenberg montre qu'il y eut au moins une tentative de concrétisation. En effet nous apprenons par la seule liste conservée que le landgrave était assis en 1385 à la table d'honneur en Prusse, mais il est moins évident qu'il ait montré ce document. Auquel cas la direction de l'Ordre n'aurait certainement pas hésité à lui faire comprendre la situation. Il n'y avait pas de place pour un landgrave de Leuchtenberg, éliminé par les Wittelsbach en Bavière, qui espérait acquérir un territoire plein d'avenir aux limites des pays païens.

Les parciots du grand-maître, Winrich de Kniprode, issus de la petite noblesse, ont certes pu acquérir des seigneuries dans l'île de Sarena (Ösel) et dans les pays Baltes, mais toujours subordonnées. Pour eux, le voyage en Prusse a été profitable. Néanmoins, la raison de leur récompense n'est pas leur seul voyage, mais le fait qu'ils étaient les parciots de celui qui était de plus en plus considéré comme le maître d'une principauté et qui avait créé pour son neveu le siège épiscopal d'Ösel.

Il existe également des traditions familiales du voyage en Prusse, tout comme pour celui de Saint-Jacques et de Jérusalem. Les Namur, Ufford, Beauchamp, Trémoille, Juliers et Gistel s'y sont illustrés.

D'autres encore sont partis à la recherche de l'honneur que le voyage en Prusse pouvait procurer. C'est le cas de Jean de Werchin, de Guilbert de Lannoy et de leur entourage issu du Hainaut et du Nord de la France. C'est également le cas de Jean II le Meingre, appelé le maréchal Boucicaut, originaire de Touraine, et de ses amis parisiens, de Guillaume Ier de Gueldre-Juliers, un specimen particulièrement pur de prince chevaleresque. Tous les voyageurs internationaux en pays païens et les visiteurs de tournois sont de ceux-là et quelques-uns se retrouvent dans le rôle d'armes des «trois Meilleurs» qui date des environs de 1330/1340. Le petit noble toutefois ne pouvait point financer son voyage en Prusse lui-même.

(b) Financements externes :

Pour la plupart d'entre eux, le voyage était affaire de solde et d'entretien. Le voyage en Prusse était une campagne de guerre qui offrait des gages dans les périodes de moindre emploi, en hiver. Il ne serait donc pas très étonnant de voir l'Anglais John Hawkwood apparaître en Prusse puis devenir un peu plus tard, sous le nom de Giovanni Acuto, l'un des condottieri les plus importants de la deuxième moitié du XIV^e siècle en Italie. Le patricien colonais, Rutger Raitz, est connu comme l'un de ces voyageurs dont le séjour en Prusse fut le plus fréquent, presque permanent : domestique du grand-maître, guide et spécialiste de l'intendance et hautement loué dans un poème du héraut Gelre. Mais on ne pouvait pas attendre des butins importants lors de ces croisades en Lituanie : simplement des prisonniers de guerre, du bétail, quelques objets comme la statue de la Vierge de Rinck Bockema de Sneek en Frise, provenant de Grodno sur le Niemen où elle avait appartenu au grand-duc (baptisé) Witold de Lituanie.

(c) Tantôt par leurs propres moyens, tantôt payés par d'autres

Il y a maints exemples attestant que souvent un simple noble, de naissance chevaleresque, voyageait normalement aux frais d'autres personnes, mais parfois aussi à ses propres dépens. Naturellement, lors des louanges (Ehrenreden) des hérauts d'armes, seul le deuxième cas est mentionné, mais de fait les motivations sont toujours mélangées.

Un exemple de ce type est fourni par Gadifer de La Salle qui vécut de 1350 à 1422/1423 environ et qui est connu pour avoir conquis les Canaries. C'était un homme de petit lignage et de peu de fortune. Toutefois, en 1462/1465, le Français Jean de Bueil se souvenait encore de lui en écrivant son *Jouvencel*, et le plaçait aux côtés du célèbre connétable Bertrand du Guesclin. Il apparaît également dans le *Jehan de Saintré* d'Antoine de La Salle, écrit aux environs de 1450. Il appartenait à la petite noblesse du Poitou et cherchait à faire fortune en servant à la guerre. En 1372 il se battait encore du côté des Anglais avec Tristan Rouault et Perceval de Coulogne. Ces noms, Tristan, Perceval et Gadifer sont des noms littéraires caractéristiques : «Gadifer» est une figure du roman d'Alexandre et de la chanson du cycle des Narbonnais. Si nous considérons que son frère portait le nom littéraire «Brandelis», que son fils était appelé «Guy d'Amours» et que son bâtard avait reçu le nom d'«Hannibal», qu'un autre membre des La Salle s'appelait «Yvain» et qu'enfin la forteresse construite à Lanzarote, bientôt premier siège épiscopal, était baptisée du nom de «Rubicon» (Rubicon, 1405), nous sentons très nettement la présence d'un milieu goûtant la littérature chevaleresque, aux couleurs arthuriennes aussi bien que classiques.

Gadifer de La Salle était un baroudeur, comme en témoignent sa carrière militaire précoce, un enlèvement et une mort par assassinat surnois. Vers 1385, il passa deux ans environ en compagnie d'autres gens du duc d'Anjou en prison à

Raguse pour piraterie. Toutefois il mena la vie d'un chevalier de cette époque : il avait fait un séjour à Rhodes auprès des chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean ; à trois reprises au moins il avait combattu en Prusse et avait été honoré du privilège de porter la bannière de Marie, événement encore relaté vers 1450. Les voyages en Prusse furent si importants dans sa vie qu'il en modifia son blason. Brandelis alla aussi en Prusse. Et avec son compagnon des Canaries, Jean de Béthencourt, il participa en 1390 au « Voyage de Barbarie » contre la ville de Mahdia en Tunisie. Le duc d'Orléans le reçut en 1400 dans son Ordre du « Camail » et en 1401 avec Guy il devenait membre du cercle littéraire de la cour royale, connue sous le nom de Cour amoureuse de Charles VI. Il connaissait donc les bons usages et s'intéressait à la littérature. Tout comme Perceval de Coulogne qui composa un roman sur Mélusine.

Pour leur expédition commune dans les îles de Canaries en 1402, Gadifer de La Salle céda sa fonction de sénéchal de Bigorre, dont le siège était à Tarbes, à « Guidamor » de La Salle (ce dernier ne put la tenir, Gadifer ne retrouva son office qu'en 1421) et liquida ses biens autant qu'il le put. Il risqua le tout pour le tout, emportant toutefois de la lecture ; des « livres de romans », certainement des romans de chevalerie.

L'entreprise fut encouragée par la concession de l'indulgence de croisade accordée par le pape Benoît XIII ; elle est d'ailleurs considérée par la chronique « Le Canarien » comme une expédition de croisade et de mission. Ses auteurs font remarquer explicitement que des voyages lointains et des combats contre les païens entrepris par d'autres gentilshommes ont certainement servi de modèle et de motivation à Béthencourt et Gadifer de La Salle.

Cependant l'expédition fut un échec dans l'ensemble, en particulier pour Gadifer de La Salle. Seules les îles de Lanzarote, de Fuerteventure et de Hierro, affaiblies par les razzias des marchands d'esclaves basco-portugais purent être occupées. Une expansion territoriale plus vaste fut interdite par la résistance des autochtones guanches. En outre, Béthencourt devait trahir son compagnon en se faisant nommer, en 1403 par le roi de Castille, unique roi des Canaries (initialement c'est certainement un fief français qui avait été envisagé), sans prendre en considération les droits de Gadifer qui était resté à Lanzarote avec toute la charge de garder la conquête. Avec beaucoup de pertes, Gadifer, qui avait eu l'intention de partir en explorateur à la recherche du royaume du prêtre Jean en Afrique, c'est-à-dire en Éthiopie, dut par conséquent se retirer en 1404 et tout recommencer à zéro dans sa patrie, à la cour du duc d'Orléans et du roi. Quant à Béthencourt, le royaume ne lui réservait que peu de joie et de profit. Il quitta le pays en 1405 après avoir fait venir des colons (160 hommes, 29 femmes), de Normandie et d'ailleurs ; considérablement endetté, il céda le pays, en 1418, au comte andalou de Niebla.

Gadifer de La Salle a été considéré comme le prototype de Don Quichotte, auquel il aurait ajouté le rêve de Sancho Pança, celui d'une île, de son île. Cette image est globalement juste : on reconnaît en lui l'influence que le monde de l'imaginaire chevaleresque, fait de lutte contre les païens, d'aventures et d'amour courtois, a pu exercer sur les esprits.

En aucun cas nous ne devons cependant imaginer les motivations des voyageurs en Prusse d'une façon trop sublime, surtout pas pour ceux qui y allèrent grâce à un soutien financier externe. Le livre intitulé *Chaucer's knight. The portrait of a medieval mercenary* de Terry Jones, paru en 1980, a été, en son temps, rejeté par l'ensemble des savants et par moi-même ; peut-être à tort.

(d) La raison profonde : l'idéal réalisé

Le voyage en Prusse aux frais d'autres personnes a toujours été bien plus qu'une quelconque expédition guerrière. Cette entreprise exerçait une réelle fascination et était auréolée d'un prestige tout particulier. L'un et l'autre reposent sur l'identité de l'idéal et de la réalité qui caractérise la culture chevaleresque et courtoise. Si l'on considère les ouvrages lus par ces gens et ce qui leur a été préconisé comme idéal profane et idéal spirituel, on peut comprendre leur entichement pour les voyages en Prusse. Pareils à des chevaliers errants, ils partaient vers un pays lointain en quête d'aventures. La *Wildnis*, le pays sauvage et hostile, situé entre les terres de l'Ordre et la Lituanie, devait apparaître à leurs yeux comme la forêt enchantée des romans. Surtout pour les dangers qui les y guettaient. Les privations qui, l'hiver, accompagnent la guerre, le froid et la faim dans la glace et la neige en faisaient l'attrait. Il reste significatif que selon Froissart le corps d'expédition français de l'amiral Jean de Vienne se soit écrié en 1385 dans la pauvre et froide Ecosse : « Dans quelle Prusse l'amiral nous a-t-il mené ? ». Ici, en Prusse et en Lituanie, le rude et sanglant métier de la guerre était absolument légitime, car il s'agissait de battre les païens ; c'était œuvre pieuse, porteuse d'indulgences. Exercé dans une belle exclusivité : on restait parmi ses semblables, car hôtes et invités étaient issus de la noblesse. La participation internationale était toujours entourée d'une grande publicité ; les hérauts en étaient les garants. Ici le gentilhomme pouvait enfin être ce qu'il voulait et devait être.

11. De la croisade au Grand Tour

Et pourtant les voyages en Prusse eurent une fin. Progressivement à partir de 1395, les visiteurs se firent plus rares et le voyage survécut de quelques années seulement à la défaite de Tannenberg de 1410.

Les raisons en sont multiples. La situation matérielle affaiblie de l'Ordre après la première paix de Thorn en 1411 en est en partie responsable, bien que l'on constate que la cour des grands-maîtres resta un lieu d'éducation pour les nobles étrangers, même français. La France, en particulier, se repliait sur elle-même à cause de la guerre civile et de la reprise de la guerre de Cent Ans ; les mêmes raisons jouèrent en Angleterre. En 1407 les Bourguignons assassinent le duc d'Orléans, en 1415/1417 les Anglais conquièrent la Normandie, en 1418 Paris tombe et en 1419 le parti d'Orléans assassine le duc de Bourgogne. A l'extérieur de l'Allemagne on se désintéresse des voyages en Prusse. En outre, depuis 1415, au cœur de l'Europe,

avec les Hussites, s'était levé un ennemi de la foi plus agressif et plus dangereux contre lequel s'organisaient de nouvelles croisades internationales pitoyables et vouées à l'échec. A l'intérieur même de l'Allemagne l'intérêt pour les voyages en Prusse fléchissait. La défaite totale des armées croisées, franco-bourguignonnes avant tout, à Nicopolis en 1396 avait démontré l'envergure de ce front progressant contre l'Europe; la victoire sur Constantinople en 1453 entraîna la consternation, mais peu d'aide effective. De même la défense du (noble) Ordre de Saint-Jean à Rhodes, couronnée de succès en 1480, ne fut jamais soutenue par un engagement véritable, jusqu'à la chute de l'île en 1523. Mais avant tout, avec le baptême du grand-duc de Lituanie et l'union polono-lituanienne s'achevait l'existence du front païen en Europe de l'Est. La contre-propagande polono-lituanienne, avant et pendant le Concile de Constance (1414/1418), rendait manifeste au monde entier la faiblesse d'argumentation de l'Ordre. Parce qu'il demeurait «l'hôpital» de la noblesse allemande dans l'Empire, un incontestable soutien lui fut conservé; romans et nouvelles lui assurèrent le prestige chevaleresque dans l'ensemble de l'Europe, et il garda un rôle d'étape dans les voyages internationaux chevaleresques et auliques, tout au long du XV^e siècle.

12. Le voyage en Prusse et le clivage culturel en Europe

Sans doute l'Etat de l'Ordre restait-il un avant-poste de la culture chevaleresque et courtoise au nord-est de l'Europe, bien que modifié par son caractère monastique. Les voyages ont-ils laissé des empreintes durables dans ce pays et sur le chemin? Il est difficile d'y répondre. On pense d'abord aux cours arthuriennes et aux confréries de Saint-Georges que l'élite marchande organisa dans les villes prussiennes et baltes; elles ont souvent été mises en rapport avec les voyages en Prusse et seraient peut-être d'origine anglaise, ou plutôt flamande. Car l'existence de la cour arthurienne à Elbing est attestée dès 1319/1320, avant même la grande vague des voyages internationaux en Prusse. Les «Lézards», une société du pays de Kulm, créée en 1397 était alors la seule société noble de la Baltique. La cour des grands-maîtres est une cour princière et en tant que telle un lieu d'éducation, tout aussi bien pour de nobles étrangers. Les voyages en Prusse l'ont renforcée et fait connaître. En sens inverse, dès le début du XV^e siècle, des nobles de Prusse et de Livonie entreprirent des voyages vers les cours d'Europe de l'Ouest. Toutefois la culture chevaleresque et courtoise ne pouvait point s'implanter durablement en Prusse. Le pouvoir de l'Ordre ne tolérait guère l'établissement d'une noblesse autonome et puissante. La Prusse n'est pas devenue un pays de chevalerie au sens d'un état organique; la Prusse est un pays de villes, où les patriciens étaient devenus une sorte d'aristocratie et avaient quasiment atteint la souveraineté dans le pays depuis le soulèvement du milieu du XV^e siècle; ainsi des joutes étaient organisées à Danzig et ailleurs, comparables à celles qui se déroulaient à la même époque à Nuremberg. Mais la noblesse et chevalerie étaient si étroitement liées à la puissance de l'Ordre qu'elles n'ont pu rester prédominantes après sa disparition. Les voyages

en Prusse ne sont qu'indirectement liés à l'actif commerce de l'Ordre et des villes prussiennes avec l'Ouest ; les interférences sont très peu sensibles. C'est davantage la ligne de crédit entre le pays de l'Ordre et Bruges, ligne due au échanges commerciaux, qui a promu le voyage en Prusse que l'inverse.

Sur la route, les passages des voyageurs en Prusse ont laissé des empreintes visibles dans les cours de Vienne, Prague, Liegnitz et de Poméranie (dans les armoriaux) et ils ont sans conteste renforcé le transfert culturel.

En conclusion, je pense cependant que les voyages en Prusse ont été d'une plus grande importance pour l'Ouest que pour l'Est. En Lituanie, le voyageur cherchait certes l'évasion, mais avant tout il se cherchait lui-même et se trouvait. C'est ce qui pourrait expliquer la gloire chevaleresque durable de la Prusse en Europe occidentale.

Werner Paravicini

Note bibliographique

Tous les points de vue exposés dans cet article et les matériaux ont déjà été indiqués dans des publications précédentes ou le seront, avec leurs preuves, prochainement. Pour cette raison je donne ici une liste de mes publications précédentes ou à venir.

Die Preußenreisen des europäischen Adels, 1ère partie, Sigmaringen 1989 ; 2ème partie, Sigmaringen 1995 ; 3ème partie (fin de l'exposé), 4 (documents), 5 (cartes, planches, indices) vont suivre.

«Die Preußenreisen des europäischen Adels», *Historische Zs.*, 232, 1981, pp. 25-38.
«Edelleute, Hansen, Brügger Bürger. Die Finanzierung der westeuropäischen Preußenreisen im 14. Jahrhundert», *Hansische Geschichtsblätter*, 105, 1986, pp. 5-20. «Nobles artésiens et marchands lubecquois. Une opération de change en 1349», *Liber amicorum. Etudes historiques offertes à Pierre Bougard* (Mém. de la Comm. dép. d'histoire et d'archéologie du Pas de Calais, t. XXV), Arras 1987, *Revue du Nord, hors série, coll. Histoire*, n° 3, Lille 1987, pp. 97-101. «Heraldische Quellen zur Geschichte der Preußenreisen im 14. Jahrhundert», *Ordines Militares*, IV, éd. Z. H. Nowak, Torun 1987, pp. 111-134. «Rittertum im Norden des Reichs», *Nord und Süd in der deutschen Geschichte des Mittelalters*, éd. W. Paravicini, Sigmaringen, 1990, pp. 147-191. «Verlorene Denkmäler europäischer Ritterschaft: Die heraldischen Malereien des 14. Jahrhunderts im Dom zu Königsberg», *Geschichte und Kunst im Ostseeraum, Homburger Gespräche*, 12, Kiel, 1990, pp. 67-167, avec 69 Ill. «Die Grafen von Namur im Ostseeraum», *Festschrift Erich Hoffmann*, Sigmaringen 1991, pp. 165-194 et 12 Pl. (Ed en coll. avec H. Kruse et A. Ranft) *Ritterorden und Adelsgesellschaften im spätmittelalterlichen Deutschland. Ein*

systematisches Verzeichnis, Frankfurt a. M./Bern, 1991. «Lübeck und Brügge. Bedeutung und erste Ergebnisse eines Kieler Forschungsprojekts», *Die Niederlande und der europäische Nordosten*, éd. H. Menke, Neumünster 1992, p. 91-166. (Ed.) Hansekaufleute in Brügge. 1ère partie : die Brügger Steuerlisten 1360-1390, bearb. v. Klaus Krüger. Frankfurt a. M./Bern 1992. 2ème partie (catalogue prosopographique) et 3ème partie (Résultats) vont suivre. «Von der Heidenfahrt zur Kavaliertour. Über Motive und Formen adligen Reisens im späten Mittelalter», *Wissensliteratur im Mittelalter*, 13, Stuttgart, 1993, pp. 90-128. *Die ritterlich-höfische Kultur des Mittelalters* (Enzyklopädie deutscher Geschichte, 32), München, 1994. «Rois et princes chevaliers (Allemagne, XIIe-XVI^e siècles)», *Les princes et le pouvoir au moyen âge*, XXIIIe Congrès de la S.H.M.E.S., Brest, mai 1992, Paris 1993, p. 934. «L'Ordre Teutonique et les courants migratoires en Europe centrale XIII^e-XIV^e siècles», *Le migrazioni in Europa, secc. XIII-XVIII*, a cura di S. Cavaciocchi (Istituto internazionale di storia economica «F. Datini» Prato. II 25), Firenze, 1994, pp. 311-323. «'Fürschriften und Testimonia'. Der Dokumentationskreislauf der spätmittelalterlichen Adelsreise am Beispiel des kastilischen Ritters Alfonso Mudarra» (1411-1412), *Festschrift für Erich Meuthen*, München, 1994, t. 2, pp. 903-926. «Armoriaux et histoire culturelle : le rôle d'armes des 'Meilleurs Trois'», *Armoriaux médiévaux*, Colloque international Paris, 21, 22, 23 mars 1994, éd. H. Loyau/M. Pastoureau, Paris, 1996 (sous presse). «Fürstliche Ritterschaft : Otto von Braunschweig-Grubenhagen», *Braunschweigische Wissenschaftliche Gesellschaft. Jahrbuch*, 1994, Göttingen, 1995 pp. 97-138.